

# Exil chez les modernes

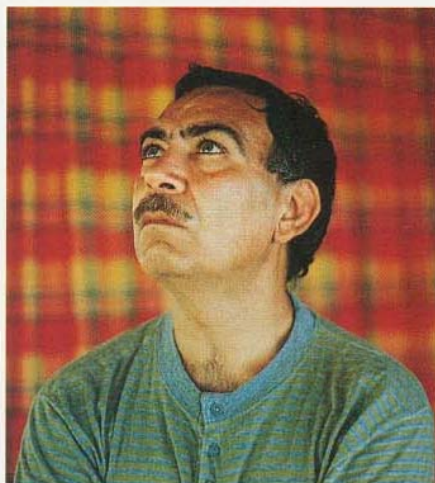
*Ali Erfan regarde l'Occident comme un philosophe oriental  
et ausculte l'Orient avec le doute typiquement cartésien.  
Comment un Persan choisit d'être moderne.*

La vie d'Ali Erfan est pétrie de paradoxes. Ce grand écrivain né en 1946 à Ispahan vit un très long exil en Europe. Il est sans cesse travaillé par le désir de retour à ses origines bien qu'il déteste cette notion prônée par les religieux au pouvoir en Iran. Héritier d'une immense culture, il a entrepris un voyage sans retour vers la philosophie occidentale. Trahison ? Culpabilité ? Pour cet écrivain publié en français et interdit en Iran, c'est une conquête. Ali Erfan a vécu cette année à Niort, invité par la ville et l'Office du Livre en Poitou-Charentes.

## *Comment êtes-vous arrivé en France la première fois ?*

Par hasard. Il y a longtemps, on décidait d'aller au Pakistan avec un ami. Le jour d'acheter le billet d'avion, le vendeur parlait à quelqu'un qui voulait venir en France. Mon ami - malheureusement il a été exécuté depuis par le régime de Khomeiny - me propose : demande combien ça coûte pour aller à Paris. Je pose la question. Il calcule la différence entre Téhéran-Karachi et Téhéran-Paris et il dit : je paye la différence et on va à Paris. C'est très oriental tout ça. Ici, en Occident on a un programme pour deux ou trois ans. Pour nous le hasard a décidé.

Quand nous sommes arrivés à Orly, en 1971, sans connaître la langue française, on s'est dit : c'est bien, on reste... un mois. Puis encore un mois. Il nous a fallu une carte de séjour : trois mois de plus. Je suis parti six mois après. Lui est resté à Paris. Une fois de retour à Ispahan, je me suis dit : pourquoi pas un retour en France ? Avec cette fois un programme : étudier le cinéma et faire une recherche sur le théâtre. Car avant, j'écrivais des romans, des pièces de théâtre. Mais j'avais envie de faire du cinéma. Tout de suite, à Paris, j'ai attaqué l'université et l'école Vaugirard. Je suivais le mouvement des avant-gardes des années 60-70 du théâtre (Grotowski,



Théâtre de Pologne, Living Theater, Peter Brook, etc.) et du cinéma.

Trois mois après la révolution en Iran, j'ai décidé de rentrer dans mon pays. Encore par hasard, un jour que je déjeunais avec un acteur, un monsieur est passé. Mon ami l'a salué à travers la vitre et m'a présenté ce monsieur. Celui-ci m'a dit : j'ai vu vos pièces et j'ai toujours pensé un jour vous rencontrer. Après dix minutes, il m'a demandé : vous n'avez pas envie de tourner puisque vous avez étudié le cinéma ? Oui, mais apparemment, ce n'est pas possible. Il m'a dit : ça coûte combien un film ? Je ne savais pas. Je demande à mon ami l'acteur. Lui, oriental, lance en l'air : 2 millions. Ce monsieur me demande si j'ai des scénarios. Oui. Plusieurs ? Vous pouvez raconter ? Oui, je raconte deux ou trois sujets. Nous en sommes à trente minutes de notre rencontre. Si vous aviez 4 millions, seriez-vous prêt à tourner ? Oui. Alors il sort son chèque et signe un chèque de 4 millions en disant : allez-y monsieur ! Il a ajouté : même si vous ne voulez pas tourner le film, vous avez le droit de déchirer le chèque ou de changer en devises (2 MF à l'époque) pour retourner à Paris.

Personne ne croit cette histoire. Mais toutes les histoires qui arrivent dans mon pays sont extraordinaires, incroyables et

irrélles. Il faut être prêt pour le hasard. En Orient, entre le lever et le coucher du soleil, il peut se passer mille choses imprévisibles. Ici non, en Occident tout est réglé. C'est une autre logique. Ici le hasard ne joue pas, sauf pour la mort.

Après cinq moyens et courts métrages, j'ai fait mon premier film : *Tous les trois, dit-il*. Ce film a été invité au festival des Trois continents à Nantes, à Amiens, partout. Puisque j'avais le budget pour le deuxième long métrage, sans attendre la réaction des critiques et du public, j'ai tourné *Monsieur Hiéroglyphe*.

Après la destitution de Bani Sadr, j'ai eu des problèmes avec mes films et fus obligé de quitter le pays.

A nouveau en France, j'ai recommencé à zéro. J'ai écrit pendant des années, pour moi-même, je retrouvai mon premier amour. Car j'ai publié mon premier roman à quinze ans, le deuxième à dix-sept ans.

A Paris, pendant sept ans passés dans une chambre, j'ai écrit cinq romans et plusieurs nouvelles. Et c'est encore par hasard que mes textes ont été traduits en français et publiés.

## *N'est-ce pas parce qu'il est imprévisible que le Sud inquisite l'Occident ?*

J'ai peur de cette distinction Nord-Sud. Je me demande si l'Orient n'est pas en train de prendre la place du Sud. La distinction Nord-Sud est principalement économique, même s'il existe d'autres critères. Donc, le Nord, c'est riche, le Sud c'est pauvre. Alors je ne sais pas si l'Arabie Saoudite est au Sud.

Mais si la division est culturelle, je préfère dire Occident-Orient. Dans ce cas, il ne s'agit pas de richesse ni de pauvreté mais de conceptions différentes. Mais où est l'Orient ? Avec Borgès, je pense qu'il y a différents Orients, le Japon, la Chine, l'Inde, la Perse, les pays arabes. Ils ont quand même quelque chose de commun : le mode de vie et de penser. On accepte ce

qui arrive. Vivre jour après jour. On formule cette acceptation par le mot hasard.

***Etes-vous un exilé de votre langue ?***

J'appartiens complètement au persan. La langue me protège, avec elle je ne suis pas en exil. C'est pourquoi j'écris tout le temps, la nuit, même n'importe quoi.

***Niort, était-ce comparable à un exil ?***

Non. Mais j'avais le sentiment de ne pas être chez moi. Après vingt ans à Paris, par la force des choses j'ai fini par y être chez moi. Mais je ne suis pas dans mon pays. Finalement, j'ai accepté d'être chez moi où que je sois. Pourtant je suis toujours conscient d'être Iranien. En fait, je suis ailleurs... Je veux élargir ce paradoxe à tous les domaines.

Quand je dis : je suis chez moi, je pense à la mort. Je me dis : Ali, pour la mort ne t'inquiète pas, tu vas à Ispahan. Mais pour quelle raison ai-je envie de mourir à Ispahan ? Le lieu de ma mort, c'est le lieu de ma naissance. Soit j'ai envie de retourner à mon origine, soit l'Iran c'est le pays où l'on peut mourir facilement. Quelle image noire de mon pays ! En Orient la mort c'est la continuation de la vie, c'est la fin de ce songe qu'est la vie. Mais ce n'est pas à cause de cette conception si je veux retourner vers l'origine. Alors j'attends qu'un jour la démocratie revienne dans mon pays.

Pour me calmer, je m'accroche à une idée philosophique : Ali, le monde aussi est une salle d'attente !

Je n'arrive pas à résoudre cette contradiction. Ici, en Occident il faut sortir de la contradiction. En Orient, on vit avec. Je peux être à la fois dedans et dehors, cosmopolite et régionaliste ispahaniens, précisément du quartier de mon enfance.

***Mais dans La Route des infidèles vous mettez en pièces cette idée de retour à l'origine.***

J'attaque cette conception que nous sommes en train de payer. Avec la révolution islamique, on croyait qu'il fallait prendre de la distance vis à vis de l'autre, l'Occident, pour retrouver notre authenticité. C'était tomber dans un piège : revivre le passé.

On est devenu passéiste, réactionnaire. Les religieux rêvent de vivre comme il y a quatorze siècles. L'expérience m'oblige à dire : oublie le passé et

l'authenticité, regarde l'histoire sans chercher à la revivre, va devant !

***Vous avez déclaré que la littérature iranienne vous était illisible.***

Dans n'importe quel pays sans liberté d'expression, les écrivains utilisent des allégories, des métaphores, des symboles, etc., pour passer le barrage de la censure. Depuis des siècles, la poésie est en Iran une forme de résistance. Dans *Monsieur Hiéroglyphe*, j'ai essayé de montrer qu'aujourd'hui on est obligé de s'exprimer dans une langue aussi illisible que les hiéroglyphes pour déjouer un pouvoir despote. Je ne comprends pas les écrivains de mon pays parce que je n'ai pas les codes.

***Mais vous, vous osez décrire la réalité en usant en plus d'un outil typiquement occidental : le doute.***

Je suis hors de danger. Je vis dans un pays libre. Je regarde mon passé et je sens que je ne suis plus l'homme que j'étais. J'ai une position critique vis à vis de moi-même et pas de l'autre. Je me regarde en tant que sujet. C'est sans doute la grande différence avec d'autres écrivains de mon pays. Car chez nous, le sujet n'existe pas, c'est la collectivité, la tribu qui priment. Et il arrive encore que je prenne la responsabilité de la communauté. Par exemple, un jour un critique français a écrit quelque chose d'erroné. Il disait : Hors de Hedayat et de Erfan, le roman iranien n'existe pas ou presque. C'est faux, mais il ne connaissait que les livres traduits en français. Tous mes compatriotes m'ont attaqué après avoir lu ça.

1 - Selon eux, j'aurais dû intervenir pour censurer le critique, lui dire : vous n'avez pas le droit de dire ça.

2 - En m'attaquant, je deviens responsable à la place du critique.

3 - Je mérite d'être puni, je suis coupable, car je n'ai pas fait beaucoup d'effort pour éliminer cette phrase. Je suis responsable devant la communauté iranienne pour cette phrase que l'autre a écrite.

Les intellectuels iraniens ne sont pas prêts à se critiquer, à dire «je», au lieu de dire «le peuple a décidé».

***Votre roman c'est l'émergence douloureuse de l'individu, mais aussi une féroce utilisation du mensonge.***

Pour moi un romancier est un menteur.

J'aime le mensonge. Personnellement je mens sans arrêt, sauf pour la déclaration d'amour car il ne faut pas jouer avec la vie de l'autre. Mais je mens aussi pour dire la vérité.

***Vous réglez aussi des comptes avec les religieux.***

Quelqu'un m'a dit que Mahtab, l'héroïne du roman, c'est l'âme de l'Iran. Peut-être. C'est aussi mon enfance et mon passé. Les religieux ont trahi Mahtab et l'ont tuée.

***Comment expliquez-vous chez eux ce refus de la modernité ?***

Après l'effondrement des idéologies et l'absence d'espoir, le Sud se replie sur lui-même. Face au monde moderne, l'Orient ou certains pays musulmans qui sont en retard sur l'histoire regardent en arrière. Les déshérités croient qu'ils trouveront le salut dans l'Islam. C'est la voie la plus facile. Ils seront perdants. L'Islam est devenu une idéologie, un outil pour prendre le pouvoir. C'est le point faible de l'Orient. Il faut privatiser la religion.

Mais cette question se pose aussi à l'Occident. La modernité est une conquête inévitable mais je me demande comment l'homme moderne peut vivre ce vide, c'est-à-dire vivre sans utopie collective, sans rêver et sans tomber dans le pessimisme.

D'autant qu'entre Nord et Sud, chaque jour l'abîme est plus grand. Le Nord est incapable d'aider le Sud, c'est pour lui une autre planète. Il faut être très égoïste pour laisser mourir l'autre. Dans ce cas, c'est ici qu'il faudra payer la tragédie car tenir l'autre pour rien est une illusion très dangereuse.

Un danger menace l'humanisme. Il ne faut pas applaudir l'effondrement des valeurs humaines et universelles. Ce sont des valeurs spirituelles qui n'ont rien à voir avec la religion et qui nous sont communes : l'amour de l'autre.

***Seriez-vous donc un Terrien né à Ispahan ?***

Oui. Qui s'exprime ici en français, mais qui rêve et qui fait l'amour en persan. Et qui veut mourir à Ispahan.

*Propos recueillis par Jean-Luc Terradillos*

Ali Erfan a publié aux éditions de l'Aube en 1991 : *Le Dernier poète du monde* (nouvelles), et *La Route des infidèles* (roman).